

Le Roman Canadien

Jean Féron

LA BESACE DE HAINE

25¢



ROMAN CANADIEN INÉDIT

Grand Canard, Montréal

La besace de haine

Jean Féron



Éditions Édouard Garand, Montréal, 1927

Exporté de Wikisource le 18/10/2018

LA BESACE DE HAINE

Roman historique canadien inédit

par

JEAN FÉRON

Illustrations d'Albert Fournier



« LE ROMAN CANADIEN »

Éditions Édouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Élisabeth.

Montréal.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Première partie

- I. Deux bravi
- II. Maître et factotum
- III. L'enlèvement
- IV. L'embuscade
- V. Marguerite de Loisel
- VI. Les deux autres cents livres
- VII. M^{lle} Pierrelieu était jalouse
- VIII. Raccommodement de coquins
- IX. L'oubliette
 - X. Où le Père Croquelin reprend le bâton et la besace
- XI. La besace de haine
- XII. Dans l'oubliette
- XIII. Piste perdue
- XIV. Haines et vengeance
- XV. C'est vous qui l'avez tué !...

Deuxième partie

- I. L'agonie de la Nouvelle-France

- II. Que méditait Deschenaux ?
 - III. Tandis que les rapières se heurtent
 - IV. Les mille livres de Pertuluis et Regaudin
 - V. La méprise
 - VI. Le poignard F. L.
 - VII. Chez le gouverneur
 - VIII. Que va devenir Héloïse de Maubertin ?
 - IX. Où reparaît la besace de haine
 - X. Où il semble que l'intendant Bigot aura le dernier mot de cette histoire
-

Télécharger dans l'un de ces formats :   

Jean Feron
La Besace de Haine



Roman Canadien Inédit Illustrations d'
Albert Fournier

Première Partie
LA HAINE ENGENDRE
LA HAINE

— I —

DEUX BRAVI

Le cabaret borgne que tenait la mère Rodioux en la basse-ville près de la rue Sault-au-Matelot était rempli, le soir du 20 octobre 1758, d'une soldatesque ivre et bruyante qui fêtait tapageusement la fin de cette campagne si glorieuse pour les armées coloniales.

Avec les cent livres que lui avait payées Lardinet pour séquestrer Héloïse de Maubertin, mais que, par vérité, elle n'avait pas gagnées comme le lui avait reproché Lardinet, et aussi avec la complaisance du sieur Cadet et de l'intendant-royal, M. Bigot, la mendiante avait abandonné la besace pour la futaille. En sa vieille baraque, y compris le logis qu'y avait habité le père Croquelin et qu'il avait cédé à son ancienne associée moyennant quelques écus, la mère Robidoux avait établi un comptoir derrière lequel elle débitait des vins douteux et des eaux-de-vie qui pouvaient plus justement être appelées des « eaux-de-mort ».

La mère Rodioux ne donnait ni à manger ni à loger, elle ne débitait que ses « matières à boire » dans son logis à elle où, à part le comptoir, se trouvaient quelques tables boiteuses et des escabeaux. Quant au logis voisin, celui du père Croquelin, elle y logeait avec son unique domestique, une grosse fille plantureuse, normande par tous les poils, pas laide, hardie et jeune.

De son nom de famille cette servante se nommait Rose Peluchet, et la rapace qui fréquentait ce bouge malpropre et crasseux — car la mère Rodioux n'avait pas appris l'art de la propreté — l'avait surnommée « La Pluchette ». Pourquoi ?... Nous ne saurions donner cette explication, attendu que nous n'avons pu la trouver.

Rose Peluchet, malgré ses airs délurés, était une bonne fille, une fille à l'œil fort, à la main lourde, mais une fille qui ne donnait ni ne vendait sa peau. Elle voulait se marier un jour ou l'autre et pour son futur mari réserver tous les trésors de virginité et de chasteté que Dieu lui avait donnés en naissant. Aussi, les coureurs de guilledou l'avaient-ils traitée de prude, lorsqu'ils avaient été rudement et de main leste détournés de leurs basses visées, et pour se venger des dédains de l'accorte fille ils l'avaient baptisée La Pluchette... et voilà comment ! Rose avait été la première à rire du surnom, elle avait mis les rieurs de son côté, et, finalement, elle était demeurée une fille honnête, respectée, admirée. Du reste, elle possédait le meilleur tempérament, du moment qu'on n'essayait pas de lui mettre le talon sur les orteils, elle travaillait comme quatre, et le buveur assoiffé était servi au regard et au geste. En effet, dès que paraissait un habitué, Rose accourait avec le cabaret aux mains, le flacon d'eau-de-mort et la tasse de pierre.

Ce soir du 20 octobre on avait tellement soif — et c'est à penser qu'on avait peu bu durant les opérations militaires de la saison qui finissait — qu'on entendait de tous côtés appeler à tue-tête :

— La Pluchette ! La Pluchette !...

Car Rose Peluchet avait le soin des tables, tandis que la mère

Rodioux, digne matronne, ne se dérangeait pas de son comptoir où elle servait sur le pouce. Or ne buvaient au comptoir que les poireaux qui tenaient sur leurs tiges ; quand les tiges fléchissaient, c'était signe d'agonie, et le buveur allait titubant s'affaïsser sur un siège près d'une table où il pouvait à son aise continuer à se suicider en s'empoisonnant.

Mais ce soir-là, qui ne pouvait tenir sur ses tibias devait bon gré mal gré « s'affranchir » — comme disait Rose en riant — sur le plancher grasseyeux, couvert de crachats et de terre, car tables et escabeaux étaient tous pris et occupés.

Dans les coins on voyait des fusils appuyés contre les murs, on en voyait aussi couchés sur les tables rouges de vin répandu.

Au sein du tumulte qui régnait, parmi les éclats de rire et les éclats de voix, on entendit partir du coin le plus reculé de la salle cet appel sonore et péremptoire :

— Hé ! La Pluchette, ici... un autre carafon !

C'était une voix de stentor qui venait de vibrer et de dominer tous les bruits, et cette voix appartenait à un terrible gaillard, la face toute balafrée, avec une taille de géant, le bras gauche en écharpe, et portant au côté gauche une longue et pesante rapière.

Rose accourut.

— Voici le carafon, chevalier... J'ai choisi le meilleur, connaissant vos goûts raffinés et ceux de votre écuyer...

— Bien, bien, ma belle enfant, grogna le colosse avec un sourire affreux. Va-t-en ! ajouta-t-il, tu reviendras lorsque je te rappellerai.

Rose obéit à l'ordre.

Et le colosse, ayant empli deux tasses de pierre de la liqueur jaune contenue dans le carafon, dit à son compagnon :

— Allons ! bois, on en a manqué pas mal là-bas... il faut se rattraper !

— À ta santé, Pertuluis !

— À ta santé et à la France ! Regaudin, répondit le colosse en vidant d'un trait énorme sa tasse d'eau-de-vie.

Son compagnon, que Rose avait appelé « votre écuyer » et qu'il avait nommé Regaudin, but lentement et silencieusement sa tasse comme pour en mieux savourer l'arôme et le piquant. C'était un autre gaillard à l'air non moins redoutable, de haute taille également, mais plus mince. Sa figure maigre et sèche était encadrée de longs cheveux noirs et sales qui pendaient sous les bords d'un tricorne tout déformé et troué par les balles. Son uniforme de grenadier était tout déchiré, de même qu'étaient tout en lambeaux l'uniforme de son compagnon et les uniformes des soldats qui buvaient ce soir-là chez la mère Rodioux.

Car, disons-le, les régiments français et coloniaux étaient revenus de Carillon à demi nus et affamés, ils ne se soutenaient, pour ainsi dire, que par l'ivresse de la belle victoire qu'ils avaient remportée contre les Anglais. Ceux qui ne faisaient pas partie des garnisons sur les frontières étaient, pour un grand nombre, rentrés dans l'intérieur du pays. Des bataillons étaient demeurés à Montréal, d'autres au Fort Saint-Jean, d'autres étaient venus à Québec. Presque toutes les compagnies de milices, qui, pour la plupart, étaient formées de

paysans, avaient été licenciées, et les paysans renvoyés sur leurs terres. Sur les quatre mille hommes qui avaient été envoyés à Carillon, trois mille étaient revenus au pays, les autres étant demeurés là-bas en cas de retour possible des Anglais.

Voilà donc comment nous trouvons les tavernes et cabarets de Québec assiégés par les soldats.

Les deux grenadiers, Pertuluis et Regaudin, qui avaient un air de terribles pourfendeurs, se tenaient à l'écart des autres buveurs parce qu'ils étaient d'un autre régiment. Car les grenadiers, à cette époque, se fardaient facilement d'une certaine vanité, et ils affectaient une grande supériorité sur les autres corps de l'infanterie. Ils ne manquaient pas de laisser voir tout le dédain qu'ils avaient pour les troupiers ordinaires, et, plus spécialement, pour les miliciens qui, généralement, n'étaient que des travailleurs de la terre ou des artisans quelconques, et qui ne faisaient pas essentiellement partie de cette honorable compagnie qui vivait du métier des armes. Et si ces deux buveurs persistaient à se tenir à l'écart des autres soldats, c'est qu'ils avaient une raison de le faire, comme on va le voir par le colloque suivant.

Le compagnon de Pertuluis, ayant bu lentement sa tasse de liqueur, la reposa sur la table, s'accouda et, regardant l'autre dans les yeux, demanda :

— Penses-tu, Pertuluis, qu'on doive se fier à cette communication qu'on nous a donnée, de nous rendre ici pour huit heures et d'attendre qu'un certain personnage nous y vienne rejoindre ?

— Et pourquoi pas se fier ? répliqua rudement Pertuluis. Il faut entendre qu'on a besoin de nous pour remplir certaine mission qui ne manquera pas de faire tomber quelques monnaies dans le fond de notre escarcelle vide.

— Je le souhaite bien ! soupira l'autre. Mais il passe les huit heures, et aucun personnage encore n'est venu nous honorer de sa présence.

Il esquissa un sourire ironique.

— Eh bien ! en attendant nous n'avons rien de mieux à faire que de vider des carafons, répliqua philosophiquement Pertuluis en emplissant les deux tasses. D'ailleurs, je l'ai dit, il faut se rattraper.

Ils burent silencieusement.

Autour de ces deux hommes le chahut augmentait.

Après un long silence, Regaudin reprit :

— Tu n'as pas d'idée de ce que peut être ce personnage que nous attendons ?

— Oui, Regaudin, sourit l'autre ; mais je peux me tromper.

— Eh bien ?

— Je ne serais pas surpris que ce serait l'intendant-royal.

— Ouf !... s'écria à mi-voix Regaudin, je m'évanouis !

— Mais non, idiot, réprimanda durement Pertuluis. C'est de l'honneur qu'on nous fait, et de l'honneur ça tient debout et vivant ! Mais je peux me tromper. Ensuite, comme j'ai pu voir...

Il s'interrompit brusquement en entendant la porte de la

taverne s'ouvrir violemment, et en voyant un homme, vêtu d'un manteau noir et portant un large feutre sur les yeux, entrer. Une longue rapière battait les mollets de cet homme. Il promena un regard inquisiteur sur les faces ivres qui se tournèrent vers lui, puis il aperçut Pertuluis et Regaudin. Il marcha vers eux.

— Tiens ! souffla Pertuluis en se penchant vers son compagnon, voici justement notre homme... et si ce n'est pas Bigot, il ne tient pas loin derrière !

L'inconnu avait en effet un certain air d'importance, et même de défi et d'arrogance. Ses regards perçants, en se promenant sur les figures hâlées, maigres et balafrées qui se levaient curieuses sur lui, paraissaient exprimer un très grand mépris. Était-ce mépris pour le soldat en goguettes, ou pour l'endroit même en lequel il pénétrait ? Nous ne saurions le dire. Seulement, il était à supposer que ce personnage appartenait à une autre situation sociale et qu'il ne fréquentait, que par accident ou nécessité, des bouges tels que celui où trônait l'excellente mère Rodieux.

Et cet homme arriva près des deux compères, il se pencha et prononça sur un ton rude :

— À la bonne heure, je vous trouve au poste !

— Ah ! ah ! sourit ironiquement Pertuluis en regardant fixement l'étranger, il paraît que vous nous connaissez... de vue ?

— Et de réputation... acheva l'inconnu non moins ironique. Si je ne me trompe, on vous appelle le « Chevalier Pertuluis » ?

— Pardon !... de Pertuluis ! corrigea avec une certaine

dignité offensée le colosse à face balafrée.

L'autre se mit à ricaner. Puis ses yeux sombres se posèrent sur l'associé de Pertuluis et il reprit :

— Et ceci... est le sieur Regaudin, écuyer de son excellence le Chevalier de Pertuluis ?

— Parfait, monseigneur ! répondit narquoisement Regaudin en simulant une révérence cérémonieuse.

Il ajouta, plus narquois :

— Ah ! ça, monseigneur va trouver que nous ne sommes pas de très bonne société, attendu que nous ne nous empressons pas de lui offrir un siège...

Il cria à son compagnon en clignant de l'œil :

— Eh ! Pertuluis, passe donc ton escabeau à Monsieur le Duc de...

— À moins, interrompit Pertuluis, que ceci... ne soit Monsieur le Marquis de... Hé ! Regaudin, clama-t-il aussitôt, que n'offres-tu ton siège à Monsieur le Prince de...

Sans paraître le moins du monde s'offenser du sarcasme joué à son intention, l'inconnu se bornait à ricaner.

Mais déjà Regaudin s'était levé d'un bond, du pied il avait poussé son escabeau à l'étranger, et lui-même, sans façon, s'était assis sur un coin de la table.

Tandis que l'inconnu prenait le siège de Regaudin, Pertuluis, grossissant sa voix de stentor, vociféra :

— La Pluchette... un carafon d'eau-de-vie !

La voix du manchot attira pour une seconde ou deux tous les

regards de son côté, et durant cette seconde un silence relatif se fit dans la taverne ; puis la conversation générale se poursuivit, coupée souvent des mêmes éclats de voix et des mêmes éclats de rire.

Rose Peluchet apporta vivement le carafon commandé par le « chevalier » et se retira aussitôt pour courir ailleurs. Pertuluis se mit à remplir les tasses, et tout en ce faisant il demanda à l'inconnu :

— Ainsi donc, nous devons comprendre, Regaudin et moi, que vous êtes la personne qui nous avez donné rendez-vous ici ce soir ?

— Pour huit heures ? Parfaitement, c'est moi.

Pertuluis et Regaudin avalèrent rapidement le contenu de leurs tasses, tandis que l'autre ne trempait que le bord de ses lèvres qui, au contact de la mauvaise liqueur, grimacèrent imperceptiblement. Mais tout imperceptible que fut la grimace, Pertuluis la saisit et il remarqua en ricanant :

— Apparemment, monsieur n'aime guère l'eau de fleur de réséda !

Brusquement l'autre posa sa tasse sur la table et dit :

— Je suis venu parler d'affaires et non pour entendre des facéties. Donc, je vous prie pour le moment, monsieur le chevalier, de ménager votre esprit et de m'écouter attentivement.

— Ça va, monsieur... Mais, si je pouvais ajouter un nom...

Il se tut, fixant attentivement l'étranger.

— Au fait, observa Regaudin, pour bien parler d'affaires il

importe de se connaître un peu plus que le bout des doigts !

— Vous avez peut-être raison, répliqua l'inconnu. Eh bien ! mettons que je me nomme... le baron de Loisel !

Et en même temps il ébauchait un sourire sarcastique.

— Ventre-de-Roi ! jura Pertuluis en se levant d'un bond.

Puis il lâcha un cri épouvantable qui fit trembler tout le cabaret et toute l'assistance. Une immense stupeur se peignit sur tous les traits, et tous les regards, ahuris, se tournèrent vers le groupe des trois hommes.

Regaudin, de son côté, s'était mis à éternuer effroyablement.

— Eh bien ? demanda l'inconnu à Pertuluis qui grimaçait de douleur et se tordait en tous sens, après s'être rassis sur son escabeau !

— Hé !... c'est ce damné bras... Vous lui avez donné un coup...

— Moi ?... fit l'inconnu avec une réelle surprise.

— Parbleu !... répondit Pertuluis en tapotant son bras gauche en écharpe. Puis il hurla aussitôt :

— Hé, là ! toi, Regaudin, vas-tu nous ahurir toute la nuit avec tes éternuements insensés ?

Regaudin, en effet, ne cessait d'éternuer, ce qui fit rire aux éclats toute la salle.

— Silence ! vociféra Pertuluis en dardant sur les buveurs amusés des regards terribles, et en posant sa rude main sur le pommeau de sa longue rapière.

Les regards enflammés de Pertuluis firent effet : les yeux se

détournèrent du coin où se trouvaient les trois hommes, et la conversation, interrompue un moment, fut reprise parmi l'assistance, quoique moins animée que l'instant d'avant.

Regaudin réussit à mettre un frein à ses éternuements. Pertuluis tripota son bras en écharpe et demanda en se penchant vers l'inconnu :

— Vous avez bien dit... le baron de Loisel ?

— C'est-à-dire... Lardinet ? fit à son tour Regaudin après s'être penché à l'oreille gauche de l'étranger.

— Oui... et qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire, répliqua Pertuluis, que nous le croyions trépassé et mort depuis quelques ans...

— Deux ans ! dit l'inconnu.

— Oui.

— Et trépassé, ajouta Regaudin, par un accident tout fortuit qu'un certain bretteur et fanfaron, nommé Flambard, aurait naturellement préparé.

— Ah ! ah ! fit l'inconnu, vous connaissez aussi ce Flambard ?

— Nous l'avons croisé pour la dernière fois à Chandernagor l'an passé, à peu près à date pareille.

— Ah ! ah !

— Et nous le connaissons suffisamment, ajouta Regaudin avec un air moqueur, pour vous apprendre que nous avons de même connu le baron de Loisel.

— Et qu'il n'avait guère de ressemblance avec les traits de

votre excellence, acheva narquoisement Pertuluis.

— Hum ! hum !... fit l'inconnu.

— Hum ! hum !... singea Pertuluis qui ne savait plus que dire.

— Hum ! hum !... se moqua Regaudin, qui ne comprenait pas où voulait en venir l'étrange personnage.

— Hum ! hum !... fit encore l'inconnu narquoisement. Puis, ayant paru méditer, il dit :

— Eh bien ! mes braves, supposez que je suis un autre baron de Loisel. Donc, je suis venu pour vous demander si vos rapières possèdent encore un peu de légèreté sous le pommeau...

— Si elles sont à vendre, voulez-vous dire ? demanda Pertuluis avec un grand calme.

— Si vous voulez l'entendre ainsi...

— Ah ! ça, reprit Pertuluis, il vous faut donc bien à vous des tours et détours pour demander une chose aussi simple !

— Ainsi donc... dois-je entendre...

— Assurément, assurément, souffla Regaudin, si monseigneur y met le prix !

— Hé ! par le cœur du serpent ! s'écria Pertuluis, il importe avant tout que l'affaire soit honorable !

— Oh ! sourit ironiquement l'autre, c'est de toute honorabilité : il s'agit d'empêcher un homme blessé et à demi-mort...

Il s'interrompit pour se pencher vers les deux bravi. Ceux-ci

se rapprochèrent également.

L'inconnu acheva en baissant la voix davantage :

— Il s'agit d'empêcher ce demi-mort d'arriver vivant à Québec !

Pertuluis respira bruyamment et demanda à mi-voix :

— C'est un service que vous désirez rendre à cet homme, si je comprends bien ?

— Parfaitement, ricana l'autre. C'est pour lui épargner d'être tué tout à fait, quand il arrivera sous les murs de la ville.

— Ah ! ah ! il est hors les murs... ?

— Il s'en approche.

— Tiens ! tiens ! fit Regaudin, j'avais entendu parler d'acte charitable par mon ancien curé, et, cette fois, je veux être plumé comme coq échaudé si ne voilà pas une action des plus charitables !

— Et l'affaire étant susceptible d'être menée à son bout, reprit Pertuluis, pouvons-nous, non par curiosité mais pour nous mieux guider, savoir le nom du patient ?

— Je ne le sais pas moi-même, répondit l'inconnu. Néanmoins il m'est possible de vous donner des indications qui...

— Ah ! vous ne savez pas le nom, dit Pertuluis, c'est curieux !

— Et bizarre ! fit Regaudin.

— Si vous voulez, sourit l'inconnu. Mais j'ajoute que je travaille pour une personne dont je suis le mandataire.

— Et cette personne ne vous a pas dit... murmura Regaudin.

— Non, elle ne m'a pas dit, répliqua rudement l'inconnu ; et je me suis contenté, comme vous devrez vous contenter également, des renseignements suffisamment détaillés qui vous guideront sûrement.

— Soit, assura Pertuluis, nous nous contenterons. Mais, mon ami, vous oubliez de mentionner la prime...

— Au fait. Il y a deux cents livres à gagner, dont cent livres à l'avance, et cent livres après l'affaire.

— Cent livres et cent livres... parut additionner mentalement Pertuluis. Puis il leva sa figure coupailée vers son camarade et demanda :

— Que dis-tu, Regaudin ?

— Cent livres me vont mieux que cent coups de bâton !

— Et deux cents livres, ajouta Pertuluis, nous tiennent à boire durant un mois, temps qu'il nous faut pour nous rattraper de ce que nous n'avons pu boire durant cette sacrée bagarre de Carillon !

— Ah ! vous arrivez de Carillon ? interrogea l'inconnu avec un semblant d'intérêt.

— Comment, ventre-de-bœuf ! s'écria avec colère Pertuluis ; est-ce à nous voir dans le piteux état où nous sommes que vous allez penser que nous sortons de la cour du Roi ?

— Si monsieur le baron savait seulement, persifla Regaudin, tous les Anglais que nous avons démanchés là-bas...

— Je vous fais mes excuses, messieurs, sourit l'inconnu. Ainsi donc, l'affaire est bâclée ?

— On la fourre dans le sac, dit rudement Pertuluis, si vous allongez les cent livres convenues !

— Soit, je vous remettrai une bourse tout à l'heure, quand nous serons dehors, afin que les voleurs, si par cas il y a des voleurs ici présents, ne vous causent pas d'ennuis, sachant que vous serez porteurs d'une somme de monnaie qui leur permettrait de se rattraper à leur tour et à leur santé. Pour le moment, je vais vous donner les indications qu'il vous faut pour gagner efficacement et honnêtement votre argent. Écoutez : vers dix heures, si vous vous rendez au bois de Sillery, et le long de la route qui le traverse, vous verrez passer une escorte qui accompagne une charrette.

— Ah ! ah ! fit Pertuluis intéressé.

— Cette charrette est à demi remplie de paille et sur cette paille est couché un homme blessé et à demi mort...

— Compris, à demi mort ! grogna Pertuluis.

— L'escorte, continua l'inconnu, est composée de huit gardes de M. de Vaudreuil, mais quatre de ces gardes sont à moitié éclopés...

— À moitié éclopés... murmura Regaudin, je retiens ceci.

— Il n'y a donc pour vous qu'à passer au travers des gardes, atteindre la charrette et achever ce pauvre homme qui, s'il ne meurt pas là dans ce bois, mourra certainement avant d'avoir franchi l'une des portes de la ville.

— Vous avez peut-être raison, dit Pertuluis.

— Eh bien ! si j'ai raison, monsieur le chevalier de Pertuluis, répliqua ironiquement l'inconnu, je compte que vous

et votre Regaudin aurez également raison des huit gardes éclopés et de l'homme à demi mort.

— Par le ventre du roi ! s'écria Pertuluis, nous en aurons raison ! Je le jure sur mes armoiries... monsieur Deschenaux !

MONSIEUR DESCHENAU !

À ce nom, l'inconnu se leva à demi et devint livide.

Pertuluis et Regaudin se mirent à rire.

— Allons ! monsieur Deschenaux, ricanna Pertuluis, payez-nous un carafon et cet acte généreux vous donnera meilleure mine !

— Ainsi donc, vous me connaissiez ? demanda Deschenaux, sombre et tremblant.

— Qui ne connaît l'excellent secrétaire de son Excellence monsieur l'intendant-royal ? Et je vous prierai même, ajouta Pertuluis moqueur, de présenter les respectueux hommages du chevalier de Pertuluis à monsieur François Bigot, et de l'assurer que, demain, il n'aura plus rien à redouter des gens à demi morts qu'il semble, ce soir, tant craindre. Et puis...

— C'est bien ! c'est bien ! coupa rudement Deschenaux, dont les regards sombres brillaient de lueurs sinistres.

Car, disons-le, Deschenaux enrageait énormément de se savoir reconnu, et déjà il méditait de terribles projets de mort contre les deux bravi, dès qu'il n'aurait plus besoin de leurs services. Et ces projets étaient si effrayants que Pertuluis et Regaudin, en eussent-ils eu vent, auraient poignardé Deschenaux sur-le-champ.

Mais comme il leur était impossible de voir, au moins

clairement, derrière l'œil d'autrui, ils se contentèrent d'accepter le carafon offert par le secrétaire de Bigot.

— II —

MAÎTRE ET FACTOTUM

Deschenaux, secrétaire et factotum de l'intendant-royal François Bigot, puisque c'était lui, paya le carafon d'eau-de-vie, puis il entraîna les deux bravi dehors. Là, à la lueur douteuse d'une lanterne qui éclairait l'entrée du taudis de la mère Rodioux, il remit à Pertuluis la somme de cent livres, comme il avait été convenu. Puis il s'en alla, tandis que les deux grenadiers, avant que l'heure fût venue d'aller accomplir la sombre besogne pour laquelle on venait de leur payer la moitié du prix, rentraient dans le cabaret pour continuer à « se rattraper ».

Si nous suivons Deschenaux, nous pénétrerons avec lui dans le Palais de l'Intendance où il trouva François Bigot en entretien particulier avec Varin et Vergor. Disons seulement que les trois hommes discutaient sur le paiement de la solde aux soldats qui revenait de Carillon. Ces soldats n'avaient pas encore reçu la moitié de leur solde, et depuis leur retour ils ne cessaient de réclamer auprès des autorités et de la trésorerie

leur paye que leur garantissait le roi de France. De fait le roi avait fait parvenir au trésorier Varin la somme nécessaire au paiement des services rendus par ses régiments, c'est-à-dire les troupes régulières. Quant aux miliciens, leur solde était tirée des revenus créés par le service des finances du pays ; or comme les revenus de ces finances étaient généralement accaparés par les fonctionnaires, qui ne manquaient pas, eux, de toucher régulièrement leur émoluments excessifs en même temps qu'un casuel effrayant et honteux, il arrivait le plus souvent, pour ne pas dire toujours, que les milices rentraient dans leurs foyers sans leur paye. Il n'en était pas de même des soldats de métier envoyés par le roi : ceux-ci étaient plus particuliers sur l'octroi de leur dû. Mais il était arrivé et il arrivait encore que les dispensateurs des deniers du roi en Canada trouvaient un joint et des prétextes pour ne pas payer entièrement cette solde. Et voilà que Bigot, qui depuis deux ans avait accaparé toutes les finances du pays et qui dirigeait tout le commerce avec le concours de cet être vil et crasseux qu'était Varin, et de cet esclave ignoble qu'était Vergor et qui agissait comme enquêteur militaire, voilà donc que Bigot cherchait encore des prétextes pour ne pas distribuer aux soldats du roi leur solde entière. Sur les cent mille livres que le roi avait envoyées pour défrayer les dépenses et payer les services de ses régiments, les trois coquins cherchaient une combinaison pour fourrer dans leur gousset une somme d'au moins cinquante mille livres. Or, à l'entrée de Deschenaux, les trois complices avaient sur leurs lèvres un si large et si joyeux sourire, qu'il faut en conclure qu'ils avaient réussi à trouver le joint : c'est-à-dire tromper le roi et tricher le soldat de la moitié de ce qui lui était dû.

Pour un moment les affaires sérieuses furent mises de côté et l'on parla femmes, plaisirs et festins. Puis Varin et Vergor se retirèrent. Alors Bigot aspira longuement une prise de tabac, fit asseoir son secrétaire près de lui et demanda avec un sourire tranquille :

— As-tu trouvé au rendez-vous le digne « chevalier » et son compère ?

— Oui, et ça n'a pas été difficile de les embaucher, répondit Deschenaux sur un ton rogue et l'œil durement froncé.

— Mais alors pourquoi cet air sombre que je te vois, mon ami ?

— Pourquoi ? Parce que les deux coquins m'ont reconnu.

— Oh ! oh ! fit Bigot sans pourtant marquer de surprise. Et peux-tu expliquer comment il est arrivé que ces bravi t'aient connu ?

— Pas le moins du monde. Est-ce que je les ai jamais connus moi-même que par le portrait que vous m'en avez fait. Je n'y comprends rien.

— Naturellement, s'ils te connaissent, ils ont bien deviné qui tu représentais dans cette affaire ?

— Naturellement, admit Deschenaux.

— Ah ! ça, nous voici encore avec des complices qui peuvent devenir dangereux ; que penses-tu, mon ami ?

— Il est sûr que ces hommes seront à craindre. Aussi, ai-je songé à m'en débarrasser.

— Oui, après l'affaire, observa Bigot en fronçant le sourcil. Par Notre-Dame ! à l'avenir, il faudra éviter que nos besognes

secrètes soient confiées à des mains qui peuvent ensuite se dresser contre nous. Je me souviens trop de cet imbécile de Lardinet qui a failli nous faire repasser en France et nous envoyer à la Bastille. Donc, aussitôt cette affaire réglée, arrange-toi pour qu'il ne soit plus jamais entendu parler de ce Pertuluis et de ce Regaudin.

— J'ai un projet, répliqua sombrement Deschenaux, mais comment et quand l'exécuter reste à trouver !

— Comment faire disparaître ces deux chenapans, dit Bigot, je le sais. Et quand ?... demain et pas plus tard ! Cette besogne, qui ne peut être absolument dangereuse pour notre sécurité, je vais la confier à de Loys et à mes gardes.

— Tiens ! dit Deschenaux en riant, c'est bien trouvé. De Loys s'occupera de cette besogne comme s'il s'agissait de deux voleurs ou bandits qu'il importe de tuer au coin d'un bois et dont on abandonne les chairs maudites aux corbeaux.

— Enfin ! dit Bigot avec un soupir de satisfaction et en se levant pour se mettre à marcher dans ce grand salon luxueux où, un soir de septembre de 1756, nous l'avons vu en extase devant le magnifique portrait de M^{me} de Pompadour, demain, oui demain, cette nuit même nous serons débarrassés du dernier ennemi et d'un ennemi excessivement dangereux, ce capitaine Vaucourt. J'avais réussi à le faire envoyer à Carillon espérant qu'il y serait tué, mais il faut admettre que le diable l'a protégé. N'importe ! cette fois ce sera fini, bien fini !

— Oui, dit Deschenaux avec un sourire affreux, Jean Vaucourt, qui vous a sans cesse soupçonné d'avoir tué ou fait tuer son père... Jean Vaucourt, qui avait juré votre perte et la

mienne pour sa propre vengeance... Jean Vaucourt, qui depuis deux ans, était notre spectre et notre cauchemar... Jean Vaucourt ne sera plus de ce monde lorsque sonnera la onzième heure de cette nuit ! Mais vous oubliez qu'il reste, aux Indes, un homme non moins dangereux et qui...

Bigot se mit à rire doucement.

— Tu veux parler de Maubertin ?... Au fait, je ne t'ai pas appris une excellente nouvelle que j'ai reçue aujourd'hui même, nouvelle qui m'instruit que le comte de Maubertin est décédé à Chandernagor à la fin de juillet d'une fièvre maligne. Oui, mon ami, cette fièvre, m'assure-t-on, a tué le cher comte en trois jours !

— Oh ! oh ! s'écria Deschenaux avec ravissement, est-ce que le ciel enfin se met d'accord avec nous ?

— Je le pense, sourit avec sarcasme l'intendant. Nous voilà donc défaits de tous nos ennemis, puisque tu tiens en ton pouvoir Héloïse de Maubertin depuis deux mois.

— Héloïse Vaucourt, voulez-vous dire ? sourit cruellement Deschenaux. Vous vous trompez en disant que je la tiens en mon pouvoir ; dites plutôt en celui de mademoiselle Pierrelieu.

— Ta fiancée ?

— Hélas ! si elle n'était pas si jalouse !

— Bon, bon, je vois ce que c'est, se mit à rire sourdement Bigot ; par crainte que tu ne t'amouraches de la belle Héloïse, elle t'en défend l'approche !

— Hélas ! je ne peux même la voir.

— Et tu enrages ?

— Dame ! n'est-ce pas un morceau à prendre du bout des doigts ?

— Peut-être, sourit l'intendant. Quant il s'agit de femmes, c'est comme des jouets : il faut tenir compte du goût !

— Vous n'allez pas me faire penser qu'Héloïse vous déplairait ?

— Déplaire, en ce sens est un mot forcé. Mais quel plaisir à trouver avec des prudes de cette sorte ?

— Vous n'aimez pas déchirer les soies fragiles ?

— Mon ami, j'aime le confort à table et me servir sans effort.

— Pourtant, plus on a de peine à acquérir un bien longuement envié, mieux on le goûte une fois qu'on le tient !

— Je ne dis pas. Vois-tu, moi, je préfère qu'un fruit me tombe dans la bouche plutôt que de me le mettre de force sous la dent.

Ces paroles font voir un côté du caractère de cet homme, qui s'efforçait en tout temps, partout et en tout de faire venir à lui les meilleures choses de ce monde. Il s'efforçait sans laisser voir l'effort. C'était la vanité de cet homme excessivement actif et travailleur. Il voulait qu'on pensât que sa seule personne possédât l'aimant de lui attirer femmes et fortune. Il affectait donc de mépriser la femme — telle Héloïse de Maubertin — qui, honnête et vertueuse, évitait le contact de ces hommes de la débauche. Par contre il admirait, s'il ne l'adorait pas, M^{me} Péan qui, moins farouche, se jetait dans les bras des hommes qui pouvaient lui conférer les honneurs et

apporter à son mari la fortune.

Et Deschenaux, qui connaissait parfaitement son maître, répondit avec un sourire sardonique.

— En ce cas, monsieur l'intendant, si je me réserve ce fruit, je compte bien que vous n'en éprouverez aucun mécontentement !

— Comment donc ! s'écria Bigot en riant. Mais c'est une proie qui t'appartient, tu en es seigneur et maître, et bien osé celui qui en réclamerait une part !

Il s'arrêta pour demander, narquois :

— Ne vas-tu pas t'exposer aux colères de mademoiselle Pierrelieu ?

— Mademoiselle Pierrelieu ? fit Deschenaux avec dédain. J'en suis fatigué, énormément lassé !

— Mais elle est ta fiancée, malheureux !

— Hé ! quand serait-elle ma femme, vais-je lui devenir esclave ?... à moins que j'en fasse ma servante !

— Elle ne sera que ce que tu la feras toi-même !

— Eh bien ! elle sera ma servante...

— Oh ! mais elle résistera d'abord.

— Tant mieux, je veux la briser !

— Bon, je vois, sourit Bigot, tu as décidé de casser les premiers liens.

— Justement. Je ne sais pas encore comment je m'y prendrai, mais je réussirai. Car, voyez-vous, Héloïse, une fois libre de ses propres liens, je me présente !

— Veuve et orpheline, dit Bigot, de plus, riche de la fortune de son père... je te félicite, ami !

— Merci. Maintenant je me rends chez Hortense si mes services près de vous ne sont plus requis.

— Non, plus du tout, ami. Bonsoir.

Deschenaux quitta le salon et le Palais.

.

Pauvre Héloïse de Maubertin, veuve et orpheline ! Et, devenue la proie de bêtes fauves, elle n'aurait personne, pas un ami peut-être, pour la protéger ou la défendre !

Et, de fait, depuis deux mois elle était tombée entre les mains de ses ennemis, ou mieux entre les mains des ennemis implacables de son mari, Jean Vaucourt.

Qu'était-il donc survenu ?

Depuis cette nuit de septembre 1756 où, ^[1] au cours d'un festin qu'avait donné le munitionnaire Cadet en sa belle demeure, Jean Vaucourt avait souffleté publiquement le jeune vicomte de Loys, celui-ci était devenu la proie d'une telle haine contre le capitaine canadien qu'il avait failli en faire une maladie. Il n'avait depuis lors eu de cesse qu'il ne se vengeât du capitaine.

Ce soufflet exigeait du sang, et le vicomte avait juré sur ses grands dieux qu'il aurait le sang de Jean Vaucourt. Et il avait juré alors que la jalousie avait décuplé la haine quand, au nom du gouverneur de la colonie, il avait vu Rigaud de Vaudreuil

informer Jean Vaucourt qu'il était nommé pour remplacer M. de Croix-Lys au poste très important de Capitaine des gardes du Château Saint-Louis.

De ce jour, de Loys avait uni sa haine à celle de Bigot que le nouveau capitaine des gardes avait hautement outragé, en le menaçant de le mettre aux arrêts et de le tenir responsable de la mort de son père. Bigot n'avait jamais ressenti autant de rancune que cette nuit-là, et il s'était de suite juré que le fils suivrait son père dans la tombe. Puis le maître et le valet, c'est-à-dire de Loys, avaient associé leur vengeance.

Mais durant les deux années qui suivirent jamais il ne fut possible à l'un ou à l'autre de porter une main attentatoire contre le capitaine Vaucourt.

Une fois, Bigot avait dit au vicomte, qu'ils s'entretenaient de leur haine et de leurs projets de vengeance :

— Moi, je prendrai sa vie, toi, tu prendras sa femme... que dis-tu ?

De Loys avait accepté ce marché qui le satisfaisait outre mesure.

Puis, Deschenaux ayant été mis au courant de cette entente, il avait dit :

— Monsieur l'Intendant et vous, vicomte, si mes services pouvaient vous aider dans l'accomplissement de cette double besogne, je vous prie de compter sur moi.

Le pacte avait été scellé.

Donc deux années s'étaient passées sans que jamais la moindre occasion ne se fût présentée pour permettre aux

coquins d'accomplir leur œuvre odieuse.

Disons que c'était un très haut poste que celui occupé par Jean Vaucourt. Le Capitaine des Gardes était comme le représentant direct du gouverneur à Québec, lorsque le Marquis de Vaudreuil s'absentait. Du Capitaine des gardes, qui était en même temps lieutenant de police, relevait l'administration policière de la ville, il pouvait également émettre des décrets et règlements municipaux et voir à leur application. Les officiers chargés de ces règlements et décrets, dont l'un portait le titre de « maire de la cité », n'étaient que de pauvres subalternes qui obéissaient de l'œil et du geste, soit à M. de Vaudreuil, soit à M. Bigot ou même à quelque autre fonctionnaire plus important. Mais ce maire de la cité était avant tout un subalterne direct du Capitaine des gardes de qui il prenait ses ordres et ses instructions. Le poste de Capitaine des gardes était même plus élevé que celui de l'Intendant-royal, en ce sens que l'autorité du Capitaine était plus reconnue des administrés que celle de l'intendant qui, tout au plus, n'était censé être qu'un administrateur des finances de la colonie. Il n'était donc pas facile de s'attaquer impunément à un capitaine des gardes, et il n'était pas facile de l'aborder non plus, attendu qu'il était sans cesse entouré de ses gardes qui lui étaient très dévoués.

Bigot, de Loys et Deschenaux, et nous pourrions ajouter Cadet qui, naturellement, secondait en toutes choses ses associés, avaient donc dévoré leur haine en silence, mais sans cesser de guetter l'occasion de frapper et de frapper une fois pour toutes.

Sur ces entrefaites, était survenue au printemps de 1758 la marche terrible des armées de la Nouvelle-Angleterre contre